

● L'HISTOIRE

Le homard bleu, roi de la fête

Le jour se lève sur la baie de Paimpol. Julien Robin, grand gaillard de 32 ans, est déjà à la barre du Gwenn-Mor, prêt à prendre la mer pour lever ses 100 casiers à homards, mets prisé en fin d'année.

Pendant près de six heures, le pêcheur enchaîne son rituel : repérer les bouées reliées par une corde aux casiers à homards, les hisser à bord du bateau à l'aide d'une gaffe, mesurer la taille du homard pris au piège, attacher ses pinces, remettre un grondin en guise d'appât et, enfin, rebasculer les casiers par-dessus bord...

A son compte depuis six ans, ce fils de routier qui a « toujours aimé la mer » ne cesse de s'émerveiller devant la lumière de la côte bretonne. « Aller dans les rochers où se nichent les bêtes, c'est mon truc », raconte-t-il. « Tu cherches le bon rocher, tu mets le casier dessus et le lendemain... surprise ! » Ce jour-là, Julien remontera une bonne vingtaine de homards qu'il revendra à 35 € le kilo à la

criée. « Demain, ce sera 40 € à cause du pic de la demande pendant les fêtes et ça peut aller jusqu'à 50 », explique-t-il, même s'il avoue que son chiffre d'affaires à l'année, après avoir cassé un moteur à 25 000 €, n'est « pas astronomique ».

À plusieurs centaines de kilomètres de là, la poissonnerie « Le Homard parisien », dans le XVII^e arrondissement, présente, elle, des homards à 80 € le kilo. « L'an dernier, on a atteint les 100 € à la dernière minute pour la Saint-Sylvestre », se souvient le poissonnier.

La France pêche chaque année entre 500 et 800 tonnes du crustacé à la carapace bleue tachetée. Communément appelé « homard breton », sa zone de pêche est en réalité plus vaste que la Bretagne. À titre de comparaison, 5 000 tonnes de homard bleu dit « européen » sont pêchées chaque année, dont 3 000 au Royaume-Uni, contre 160 000 tonnes de homard « américain ».

● LE CHIFFRE

7 100

Moins de 7 100 guépards subsistent actuellement en liberté dans le monde, n'habitant plus que 9 % de la surface qu'ils ont un temps occupée. Ils étaient environ 100 000 au début du XX^e siècle. La Société zoologique de Londres estime que l'espèce court vers son extinction si des mesures urgentes ne sont pas prises.

● ARRÊT SUR IMAGE



Le Premier japonais à Pearl Harbor

Le Premier ministre japonais Shinzo Abe s'est rendu hier à Pearl Harbor théâtre en 1941 de l'attaque qui provoqua l'entrée des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale. Il est le premier chef de gouvernement japonais à participer à une cérémonie d'hommage aux victimes.

DOSSIER DU JOUR

En Angleterre



« Voir la manière dont ils ont évolué me rend heureuse. »

Lydia OTTER, qui s'occupe d'autistes dans sa ferme

Des fermes qui soignent et prennent en charge un public fragilisé : un concept très développé en Grande-Bretagne. Va-t-il inspirer la Wallonie ?

● **Alain WOIWERTZ**

Care farm ou « ferme de soins ». Si le concept est anglo-saxon, il s'est aussi développé dans nos pays voisins et même jusqu'à chez nous. Enfin..., surtout en Flandre car en ce qui concerne la Wallonie, mêler activités agricoles et activités d'intégration sociale et de « soins verts » n'en est encore qu'à ses balbutiements (voir pages 3 et 4).

En Grande-Bretagne par contre, soigner une dépression ou une assuétude à l'alcool en s'occupant des vaches, repiquer des salades pour surmonter des troubles de l'anxiété ou encore réinsérer des jeunes délinquants ou des élèves en décrochage scolaire en leur donnant la responsabilité d'un élevage de poules sont des pratiques courantes.

Mieux : dans certaines conditions, ces activités dans les care farms sont prescrites par le médecin et même remboursées par les services sociaux

« Les animaux ne jugent pas, c'est un endroit où on peut se tromper et où on valorise chaque succès »

(voir ci-dessous).

De nombreuses « fermes » de ce type prennent également en charge des handicapés mentaux et physiques, des autistes, des personnes âgées souffrant de solitude,.... Bref, le care farming permet de développer une multitude d'activités sociales et thérapeutiques autour d'activités liées au travail de la terre et de l'élevage d'animaux.

« Les animaux ne jugent pas, c'est un endroit où on peut se tromper et où on valorise chaque succès. » En une phrase, Jude Allen, la responsable de la

Sweet Tree Farms, à Watford (voir ci-contre) à une trentaine kilomètres de Londres, résume assez bien ce qui fait le succès des care farms : une (re)connexion à la terre, une reprise de rythme dicté par la nature et les saisons. Une véritable bouée de sauvetage pour des gens qui, à cause de leur parcours de vie ou d'un handicap, ne parviennent pas à surmonter dans une société qui va de plus en plus vite, offre de moins en moins de répit et de place pour revenir à l'essentiel.

Si en Flandre et – un peu – en Wallonie les activités sociales et thérapeutiques sont essentiellement ancrées dans de vraies fermes, en Grande-Bretagne le concept est beaucoup plus varié et développé par des acteurs divers. Des exploitants agricoles évidemment, mais aussi des fondations de charité, des associations de quartiers, des bénévoles, des institutions de santé mentale,...

En voici trois exemples british qu'on récemment découvre quelques agriculteurs wallons lors d'une visite organisée par le Réseau Wallon de Développement Rural. ■

PRESCRIPTIONS SOCIALES

Une semaine à la ferme sur ordonnance

Imaginez un gros coup de fatigue ou une petite déprime et votre médecin qui, plutôt que de vous prescrire du Lexomil ou du Xanax, vous propose un séjour à la ferme... En Grande-Bretagne, c'est possible. On appelle ça les prescriptions sociales ou les soins verts. Une « écothérapie » déjà très usitée également aux États-Unis et au Canada et qui ne concerne pas uniquement les activités développées dans les care farms (il peut s'agir d'une activité physique, d'un cours de théâtre, de cuisine,...) mais dans lesquelles celles-ci s'inscrivent évidemment parfaitement.

L'idée d'une prescription sociale est née d'un constat réalisé par le National Health Service (NHS), les services de



Un séjour à la ferme pour soigner les maux mieux que des médicaments...

santé publique britanniques, qui n'est pas différent de celui fait chez nous : il y a trop de consommation d'antidépresseurs mais aussi trop d'antibiotiques et un recours trop fréquent à la chirurgie.

Car les prescriptions sociales britanniques ne soignent pas

que les bleus à l'âme, ils peuvent aussi soulager les maux du corps.

Et le succès semble être au rendez-vous. Une étude menée sur un projet pilote du centre de santé mentale de la ville de Rotherham a ainsi démontré que sur 136 patients ayant accepté une prescription sociale, 93 % ont fait des progrès et 39 patients ont même pu arrêter tout suivi psychologique. Tandis que 40 ont poursuivi leur engagement en tant que bénévole dans l'activité qui leur avait été prescrite.

Sur le plan comptable, le NHS a également évalué que les prescriptions sociales ont permis aux services de santé d'épargner 5 000 € par patient. ■ **A.W.**